

Ce document n'est que le texte à imprimer, sans aucune image, d'une publication richement illustrée et commentée.

Pour retrouver le contenu de ce document dans son contexte d'origine, cliquez ici.

[Accès à l'exposition virtuelle](#)

INTRODUCTION

La Maison de Pierre Loti est l'une des rares maisons d'écrivain qui possède encore ses décors, son mobilier d'origine et qui conserve toute son authenticité.

Au fur et à mesure des années et du nombre de visiteurs foulant le sol de ses pièces, les structures de l'édifice ont considérablement travaillé rendant impossible voire dangereuse la poursuite en l'état de son ouverture au public. Des travaux sont donc engagés pour stabiliser, renforcer et rénover la maison. C'est l'opportunité de revenir sur plusieurs salles (leur fonction et leur décoration) méconnues des visiteurs car soit disparues avant l'acquisition de la maison par la municipalité soit en trop mauvais état ou dépouillées de leur décoration pour être proposées à la visite.

Dans le cadre de ce projet de rénovation de la Maison de Pierre Loti (fermée pour rénovation le 1^{er} octobre 2012), se pose la question de l'évocation ou de la reconstitution de ces ensembles décoratifs dénaturés ou disparus après la mort de l'écrivain.

On peut distinguer trois types de salles

- Celles qui évoquent le temps et sa fuite : le « petit musée » et la « salle paysanne ».
- Celles où l'auteur recrée des ambiances liées à ses voyages : le bureau dit « de Gustave », la bibliothèque dite « salle des momies », la « pagode japonaise » et la « salle chinoise ».
- Les pièces privées aujourd'hui en grande partie vidées de leur mobilier : la « chambre des abeilles » et la « chambre des grands-mères ».

Le texte de cette publication est tiré de la conférence *La problématique des salles dénaturées ou disparues de la Maison de Pierre Loti* donnée par Claude Stefani, conservateur des Musées municipaux de Rochefort-sur-Mer. Pour chaque pièce est décliné l'état initial (quand les données disponibles le permettent) et le parti pris adopté dans le cadre du projet de rénovation.

CHRONOLOGIE

Fin XVII^e début XIX^e siècle - Construction de la maison (visible sur le cadastre de 1809)

1802 - Acquisition par Philippe (Dauphin) Texier (grand-père maternel) et Julie, née Bertin (arrière-grands-parents maternels de Loti, mariés en 1782) de la maison située au 141 rue Saint-Pierre à un étage. Ils achèteront aussi le n°143.

1840 - La maison (n°141) est surélevée d'un étage.

1868 - Dans la cour, Gustave construit pour son jeune frère Julien (futur Pierre Loti) un bassin entouré de rocailles.

1860 - Vers cette date, le jeune Julien aménage en « musée » le galetas du second étage.

1871 - Julien, choqué d'avoir vu cinq ans plus tôt une partie de la maison louée à des inconnus suite à des problèmes financiers, rachète la maison à sa mère alors qu'il n'a que 21 ans.

1877 - Pierre Loti installe des objets rapportés de Turquie dans l'une des chambres (celle de la grand-tante Berthe), désormais qualifiée de « turque » (futur salon turc).

1880 - Pierre Loti achève de payer la maison.

1884 - Départ des derniers locataires. Aménagement d'une chambre arabe.

1886 - Loti transforme le salon familial, qui devient le « salon rouge ».

1886 - Création d'une chambre Empire dite « chambre aux abeilles » et aménagement de la pagode japonaise dans l'ancienne salle à manger de la maison natale (aujourd'hui disparue).

1887 - Création de la salle gothique dans l'ancien atelier de peinture de sa sœur Marie.

1889 - La chambre turque devient le salon turc (complété en 1894).

1892 et 1893 - Achat par l'écrivain des maisons n° 102 et n°106 de la rue Thiers et d'une écurie en face de la maison natale (rue Saint-Pierre).

1893-1894 - Aménagement de la salle paysanne (fête paysanne donnée le 13 janvier 1894)

1896 - Pierre Loti achète le 17 avril la maison mitoyenne située au n° 139 de la rue Chanzy (nouveau nom de la rue Saint Pierre) et réunit les deux bâtiments.

1896 - La chambre des momies (bibliothèque non accessible) est créée.

1897 - La mosquée, le salon bleu et la salle renaissance sont achevés. Pierre Loti achète en août l'autre maison mitoyenne (n°143 rue Chanzy) et construit le « cloître » dans le jardin.

1902 - Création de la salle chinoise (en partie disparue aujourd'hui).

1906 - Loti rapporte de Constantinople la stèle d'Aziyadé et l'installe dans la mosquée.

1918 - La rue « Chanzy » devient « Pierre Loti ». En mars Pierre Loti achète la maison n°145.

1969 - Samuel Pierre Loti Viaud (fils de Pierre Loti) vend la maison à la Ville de Rochefort. Il décède le 5 mai de cette même année.

1973 - Inauguration de la maison de Pierre Loti comme musée ouvert à la visite.

1990 (7 mai) - Classement de la Maison et du jardin au titre des Monuments Historiques.

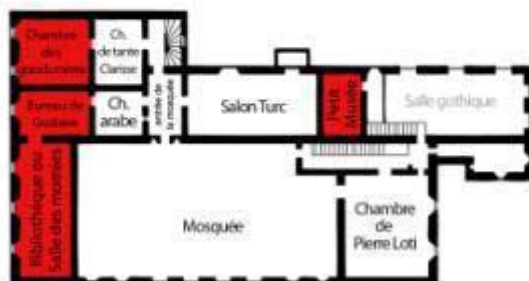
1993 - Création d'un nouvel espace d'accueil dans la maison voisine (au n° 143 et rez-de-chaussée du n°145, acquis par la Ville de Rochefort en 1991).

2009 - Achat par la Ville de Rochefort de la maison mitoyenne au musée (n° 137 de la rue Pierre Loti) afin d'en faire le centre d'interprétation du futur musée rénové.

2011 - Labellisation du musée « Maison des Illustres » par le Ministère de la Culture et de la Communication.

2012 (1er octobre) - Fermeture au public du musée pour rénovation.

LE PLAN DES SALLES DISPARUES OU DÉNATURÉES



Deuxième étage



Premier étage



Rez-de-Chaussée

LE PETIT MUSÉE

Cette pièce, de loin la plus documentée, permet l'approche la plus fine. Elle a fait, il y a quelques années, l'objet d'une étude très poétique de Michèle Naturel, aujourd'hui directrice du musée Bertrand de Châteauroux¹. Elle y fait la part belle au Théâtre de Peau d'Âne, dont les petits personnages et les décors subsistent toujours, entreposés dans les réserves. Ce travail est fondamental mais il n'aborde pas le côté intime de ce qui n'est pas que le « musée de l'enfance » mais bien le « musée secret » de l'écrivain. De cet aspect découle l'appellation « petit musée », aujourd'hui adoptée parce que plus appropriée à sa réalité.

Le « petit musée » existe encore de nos jours, bien que très délabré et privé de la majeure partie de ses collections, disparues, déplacées ailleurs dans la maison ou remises dans les réserves pour des raisons de conservation. Depuis le printemps 2010, la pièce a même dû être sécurisée par un coffrage du fait de l'état alarmant du plafond. Les aménagements initiaux demeurent toutefois en place. Réalisés à partir de 1860, ils sont complétés tout au long de la jeunesse de Julien Viaud. Il s'agit en fait d'une fort petite pièce, installée dans ce qu'il désigne comme un « galetas », dans laquelle on pénètre par une porte basse donnant sur la galerie de la salle gothique, et prenant jour par une unique fenêtre, plus large que haute, donnant au sud – sud-ouest. Hormis l'emplacement de ces deux ouvertures, toutes les parois sont occupées par des étagères de menuiserie de bois blanc recouvert de papier et une partie du sol l'est par une caisse vitrée : l'*aquarium* réalisé, comme sans doute la plupart des aménagements, par la tante Claire, complice affectionnée de toutes les entreprises de son neveu.

À l'origine ce musée est un cabinet d'histoire naturelle à l'image de celui du grand-oncle Henri Taveau, ancien chirurgien de marine, pourvoyeur d'une partie des collections. S'y côtoient les créations de la nature provenant de la mer, de la terre ou du ciel, et des objets exotiques.

Les deux petits meubles situés face à la porte contiennent, protégés par des vitres, la collection de coquilles. Elles font l'objet d'une classification scrupuleuse apprise auprès du vieil oncle, consignée dans un cahier et reportée sur une pastille de papier numérotée collée sur chaque spécimen. C'est l'accroissement continu de cette dernière collection qui a entraîné, semble-t-il, des aménagements complémentaires de cet espace déjà si exigü.

De l'autre côté de la pièce, des étagères protégées par des voiles de gaze sont plus particulièrement dévolues aux reptiles, aux oiseaux et aux mammifères, empaillés, à l'état de squelette ou en bocal. Le règne végétal est aussi présent sous la forme de lichens et fougère enfermés dans des boîtes vitrées. À la différence des meubles aux coquilles cette présentation répond moins à un système de taxonomie qu'à une volonté de mise en scène. Cette primauté de l'effet sur la vérité scientifique culmine avec l'*aquarium* déjà évoqué qui n'est autre que l'extraordinaire reconstitution, grandeur nature, d'un morceau de barrière corallienne où, sur du sable, parsemé de petits blocs de calcaire perforé que l'on trouve à Oléron, des madrépores et autres coraux des mers chaudes sont peuplés de véritables coquillages et de poissons factices en papier gouaché cousu.

Au tout début de son histoire, le musée est, comme il a été dit, une sorte de cabinet de curiosité

¹ « Le musée d'enfance, les collections naturalistes et le Théâtre de Peau d'Âne », in « Les escales du Temps », *Les carnets de l'exotisme*, 3, éditions Kailash, Paris, 2002, 229-241.

à l'ancienne mode, où seule la présentation des coquilles répond à une préoccupation scientifique. La collection s'est constituée au fil des opportunités et se trouvent réunis les fruits des collectes locales de Julien et les cadeaux exotiques du grand-oncle et du frère, telle la fameuse maquette de pirogue offerte par Gustave.

LE MUSÉE DEUXIÈME MANIÈRE

Une étape majeure de l'histoire du musée est sa fermeture à l'automne 1866, avant le départ à Paris. Une fois encore, la tante Claire joue un rôle essentiel et Loti relate l'évènement avec beaucoup de détails. C'est vraisemblablement à cette occasion que la nature intrinsèque du « petit musée » change ; de simple cabinet d'histoire naturelle, il devient un véritable reliquaire puisque Loti y « ensevelit » les objets auxquels il tient le plus. Il évoque d'ailleurs expressément cette démarche dans *Prime Jeunesse* où il utilise le mot reliquaire². Avec l'aide de sa tante, il sature complètement l'espace en y déposant *ses grandes boîtes de mes jouets d'autrefois*, sous l'étagère aux fossiles, et resserre dans un secrétaire venant de l'île d'Oléron de *gentilles boîtes à bonbons*, de *gentils bibelots qui dataient de l'enfance de maman*, *vases ou statuettes en porcelaine*, *petites chinoiserie surannées qui venaient de grands oncles navigateurs*, etc.

Maints objets cités par Loti existent encore, retirés du « petit musée » à des époques diverses, exposés ailleurs ou plus récemment rangés pour des raisons de conservation.

Le lieu est complètement sanctuarisé par Loti, ce qui justifie sa fermeture par de véritables scellés. Même la famille proche, y compris la très fidèle tante Claire, n'est plus autorisée à y pénétrer. Toutefois, même après la réouverture au retour de Paris il conserve ce rôle de « saint des saints » et ce, jusqu'à la mort de l'écrivain. Il devient une sorte de cœur secret de la maison, vouée par ailleurs à toutes les transformations.

Cette sacralisation n'a pas empêché l'endroit d'évoluer, car durant toute son existence Loti y ensevelira des souvenirs d'un passé plus proche, certains soigneusement emballés, sorte de petites momies parallélépipédiques.

Une partie de ces boîtes et paquets demeure inviolée. Il a été décidé de ne pas ouvrir ces précieux réceptacles afin de ne pas aller contre la volonté de Loti et la radiographie a été utilisée avec plus ou moins de succès pour en connaître le contenu.

On conçoit mieux l'attachement de Loti à ce lieu et à son contenu à la lecture d'un texte au titre bien dans le goût de Loti : *Recommandations Suprêmes* qu'il laisse à son fils Samuel, où il détaille ce que doit être le sort du contenu de la maison. Étonnamment peu de chose sinon les portraits familiaux et quelques objets méritent d'être préservés à l'inverse du « petit musée ». Il le dit clairement : § 14° dans le « petit musée ». *Là, tout m'est absolument précieux ; ce sont les souvenirs les plus chers de ma jeunesse. Je demande que l'on détruise en premier lieu l'aquarium avec les coraux et les poissons – la menuiserie de cet aquarium avait été faite par tante Clarisse. Je demande que l'on brûle plutôt que de les laisser manger par les vers les petits oiseaux empaillés contenus dans les vitrines et qui viennent de mes chasses d'autrefois ; de même pour les papillons. Quant au petit bureau d'enfant, qui vient également de l'île d'Oléron et qui est rempli de mes jouets, je demande bien entendu qu'il soit anéanti, ainsi que son contenu. Dans le*

² Pierre Loti, *Prime Jeunesse*, édition de Bruno Vercier, Folio classique, n° 3280, Gallimard, Paris, 1999, 353 *Si je parle longuement de ce « musée », dont je fis en outre, à partir de ces jours une sorte de reliquaire, c'est qu'il a vraiment joué un rôle dans ma vie, même plus tard dans ma vie d'homme courant le monde, -et qui croirait cela en voyant cet appartement de poupée, dont je touchais déjà de la tête le plafond trop bas !...*

fond, sous l'étagère aux fossiles, il y a une quantité de boîtes de mes jouets d'enfant et aussi des papiers curieux venant de ma grand'mère Viaud, qu'il faudra respecter ou / détruire. Détruire aussi le vieux perroquet empaillé, qui a été pendant des années le perroquet de la maison. Dans une des petites vitrines du fond, derrière les oiseaux empaillés, il y a deux couronnes de femmes tahitiennes, très jolies qui avaient été données vers 1860 à mon frère par la reine Pomaré. Sur le petit bureau d'enfant, il y a sous globe des plumets très rares de chefs Noukahiviens. En résumé, ce petit musée contient à peu près tous les souvenirs les plus précieux que je possède, y compris la petite chaise d'enfant de ma mère, ainsi que la petite chaise et la petite table d'enfant qui viennent de ma sœur et de moi même. Je ne voudrais qu'à aucun prix cela fût profané.

C'est un endroit majeur : il résume en fait toute l'existence de l'écrivain et, à ce titre, il est le cœur de la maison. Rendons grâce à Samuel de l'avoir au mieux préservé en respectant partiellement la volonté paternelle et en le laissant quasiment en l'état. Seules les deux chaises sont dans la salle Renaissance devant la cheminée. Le reste a été, comme on l'a dit, en grande partie remisé dans les réserves par mesure conservatoire.

DEVENIR DU PETIT MUSÉE

De toutes les pièces que nous avons à traiter, le « petit musée » est le mieux documenté. Il a souffert mais il peut être en grande partie reconstitué. L'exiguïté et la difficulté d'accès des lieux en interdisent cependant la visite, il faudra trouver un moyen de l'ouvrir au public sans doute par le biais d'une caméra. En tous cas, certains objets n'y seront pas réintégrés. Une partie d'entre eux, les souvenirs de famille, seront présentés avec d'autres dans la « chambre des grands-mères » dévolue à l'histoire familiale : le secrétaire de Nadine, les deux chaises et les jouets d'enfants.

D'autres figureront dans le centre d'interprétation : un choix de boîtes, quelques spécimens d'histoire naturelle et la pirogue de Gustave pour évoquer le lieu et son processus de création. Les plumets *Tu'ua* des Marquises et ce qui reste des collectes effectuées lors du voyage de la Flore dans le Pacifique, iront dans l'espace consacré à ce voyage³.

³ Il est souvent fait référence au centre d'interprétation qui doit être installé dans la maison mitoyenne n° 137 de la rue Pierre Loti, acquise par la ville à cet effet, afin de compléter la visite de la maison et d'évoquer les multiples aspects du personnage si complexe que fut Pierre Loti.

LA SALLE PAYSANNE

Cette salle dite « paysanne » est en fait un chai, élément constitutif classique du parcellaire rochefortais, transformé en 1893 en « salle paysanne » inaugurée le 13 janvier 1894 par une fête du même nom, connue aussi, sous le nom de « fête saintongaise ». Avec cette salle, Loti s'attache à un exercice qui lui est cher, la reconstitution d'une atmosphère propre à un lieu ou une population non encore marquée par la modernité, ici une Saintonge mythifiée, liée à ses années d'enfance tant à Rochefort que dans les environs.

On possède fort peu de documents sur le lieu tel qu'il se présentait à cette date mais l'exercice semble assez réussi. C'est la reconstitution fidèle d'un intérieur saintongais traditionnel avec sa grande table, le vaisselier, aujourd'hui dans la cuisine, l'étagère destinée à entreposer divers effets, toujours en place comme le petit potager visible au fond à droite auprès de la porte et des ustensiles de dinanderie accrochés au mur. Le sol est simplement pavé comme il se doit.

La salle a servi ensuite de salle de gymnastique à l'écrivain comme l'atteste une barre d'exercice toujours en place. Finalement, mais on ignore à quelle date, le lieu vidé de son contenu devient une remise.

DEVENIR DE LA SALLE PAYSANNE

En dépit d'une durable utilisation prosaïque, l'endroit conserve des éléments décoratifs intéressants, telles la cheminée et la porte sommées des armoiries de courtoisie de Loti. Il est envisageable de restaurer les lieux en y présentant un visuel de l'état initial.

Les coiffes portées par les femmes à cette occasion subsistent en partie ; elles pourraient être présentées au centre d'interprétation avec une photographie des faux paysans dans l'espace dévolu aux différentes fêtes données par l'écrivain.

LE BUREAU DE GUSTAVE

L'état initial du bureau du frère de Pierre Loti, prématurément disparu en 1865, n'est pas connu. Le placard mural, où Loti a pieusement resserré la pharmacie et les spécimens anatomiques d'étude de son frère, devait exister, ainsi que le petit bureau de Gustave ; pour le reste, il est difficile de se faire une idée du lieu avant les ajouts de Pierre Loti.

Cette petite pièce, placée entre la chambre arabe et la bibliothèque, n'a pas fait l'objet d'un décor complet. Elle est plutôt devenue une sorte de musée dédié à certains voyages et aussi, comme la bibliothèque contiguë, une galerie de portraits photographiques des amis et/ou admirateurs de l'écrivain.

Quelques photographies anciennes montrent, en effet, un décor mural qui existe toujours et intègre des scènes chinoises sur paille de riz. Mais la pièce regorge littéralement d'objets de provenances variées : des objets océaniens, japonais, un bois de char indien et, même, une sculpture mexicaine.

Il semble que Loti ait, dans un premier temps, dévolu cet espace à la présentation de ses collections rapportées lors du voyage de la Flore en 1871-1872 dont l'essentiel a été dispersé lors de la vente fameuse des 29 et 30 janvier 1929 et pour quelques pièces à celles des 7 et 14 décembre 1980⁴.

C'est alors que partent la quasi-totalité des objets de l'île de Pâques, entre autres : N° 186 *statuette d'homme debout, les bras pendants en bois sculpté. La tête est ornée d'une haute touffe de plumes*, et d'autres pièces océaniques : N° 190 *ornement en bois sculpté de trois personnages de « tiki », Iles Marquises*. N° 192 *tiki en os sculpté, Iles Marquise*. N° 194 *grand masque de cérémonie en bois sculpté représentant un visage humain à grand nez en bec de perroquet. Il est orné d'une haute coiffure et d'une longue barbe en cheveux tressés et en plumes. Nouvelle-Calédonie*. N° 186 *deux colliers formés chacun de larges coquilles de nacre, Océanie*.

Par la suite, Loti y ajoute des objets japonais et un bois de char indien.

DEVENIR DU BUREAU DE GUSTAVE

Tel qu'il est, le bureau de Gustave n'a pas été ruiné comme la pagode japonaise ou la salle chinoise mais il a perdu l'essentiel de l'atmosphère d'accumulation, si chère à Loti, qui est comme sa marque de fabrique.

Pour des raisons de sécurité ce bureau ne sera que rarement accessible au public, qui pourra cependant l'apercevoir de l'entrée de la chambre arabe.

Les quelques pièces océaniques subsistant, collerette et pendentif en bois *tahonga* de l'île de

⁴ Collection Pierre Loti – Objets d'Art et Meubles de la Chine provenant du Palais Impérial – Art Océanien Ile de Pâques – Marquises -Nouvelle-Calédonie-sculpture Mexicaine dont la vente aux enchères publiques aura lieu HOTEL DROUOT, salle n°10 Le mercredi 30 janvier 1929, à deux heures – M^e F. Lair Dubreuil Commissaire – Priseur, 6, rue Favart, 6 – M. André Portier Expert près le Tribunal Civil de la Seine 24 rue Chauchat [] Chez lesquels se distribue le présent Catalogue – EXPOSITION PUBLIQUE HOTEL DROUOT, salle 10, le Mardi 29 Janvier 1929 de 2 h. à 6 h. [200 lot]. Vente aux enchères publiques – Dimanche 7 Décembre 1980 à 14 heures 30 Suite dimanche 14 décembre à 14 heures 30 – Hôtel des Ventes 32 avenue Camille-Pelletan 17300 Rochefort-sur-Mer [] Par le Ministère de M^e René Dijeau Commissaire-priseur Exposition : Samedi 6 décembre de 14 h. 30 à 18h. et le matin de la vente de 10 h. à 12h.

Pâques, colliers en ivoire de cétacé et plumets en plumes de phaétons *Tu 'ua* des Marquises, collier en huîtres perlières des Tuamotu, devraient intégrer le centre d'interprétation pour évoquer le voyage de la Flore, tout comme le bois de char indien et d'autres objets conservés dans la bibliothèque.

La pharmacie et les pièces anatomiques liées aux études de Gustave trouveront sans doute leur place dans la « chambre des aïeules » consacrée à l'histoire familiale. Enfin toutes les photographies et documents graphiques seront contretypés et les originaux conservés à la photothèque.

LA BIBLIOTHÈQUE... OU CHAMBRE DES MOMIES

Bien que postérieure à l'aménagement de la pagode et de la salle chinoise, pour des raisons de similarité de conception, la bibliothèque sera traitée après le bureau.

L'esprit dans lequel Loti aménage sa bibliothèque est assez proche de celui qui préside au petit bureau, mais cette pièce est dédiée tardivement à l'Égypte (voyage de 1907). Il y accumule un nombre appréciable d'éléments funéraires égyptiens pour l'essentiel dispersés lors de la vente du 16 décembre 1953 à Drouot, en même temps que ceux de la pagode japonaise et d'autres pièces tant orientales qu'européennes⁵. Notons au passage que cette maison si chargée aujourd'hui a perdu une bonne part de son mobilier lors des ventes successives. Dix lots, du n°62 à 71, sont des pièces égyptiennes, dont des cartonnages de momies, une momie de femme, une momie d'enfant et deux de chats, ces dernières rachetées à la fin des années 1990 et réintégrées à la maison.

Là encore, ces pièces parfois exceptionnelles, telle la statuette de chat en bronze d'époque saïte qui trouva preneur à 162 000 francs, voisinent avec des objets de bien moindre valeur, voire sans aucune valeur sinon pour Loti qui devait y rattacher quelque souvenir.

On note aussi la présence d'objets japonais, les poissons de la fête des garçons, indiens, kabyles, les deux urnes sur la cheminée, d'Asie centrale, les cafetans *ikatés* ou pseudo chinois comme la couronne de l'impératrice de la fête de 1902 qui trouve place sur une étagère.

Là encore, les photographies abondantes envahissent littéralement les murs.

DEVENIR DE LA BIBLIOTHÈQUE

Même si l'essentiel des boiseries de la bibliothèque et nombre d'objets et de photographies sont encore présents, la pièce est comme le bureau difficilement accessible. Elle sera évoquée dans le centre d'interprétation par une photographie ancienne.

Là encore, les objets suivant leur provenance serviront à évoquer les voyages de l'écrivain. Des contretypes remplaceront les photographies dans les cadres d'origine et les originaux de même que ceux du bureau seront conservés dans la photothèque.

⁵ OBJETS DE HAUTE CURIOSITÉ Antiquités Égyptiennes, chat égyptien en bronze momies. Objets d'Art d'Orient et d'Extrême-Orient meubles des XV^e, XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles Tapis d'Orient provenant de la Collection PIERRE LOTI [] dont la vente aux enchères publiques aura lieu : HOTEL DROUOT, Salle N° 6 Le Mercredi 16 décembre 1953, à 14 heures – commissaire-priseur M^e Philippe Couturier 56, rue de la Victoire Assisté de : M. Charles Ratton Expert près la Cour d'Appel, le Tribunal-Civil de la Seine et les Douanes Françaises 14, rue de Marignan M. Bernard Dillée Expert près le Tribunal-Civil de la Seine 54, rue Taitbout M. Pierre Lamy Expert près les Douanes Françaises 11, boulevard de Clichy MM. André et Guy Portier Experts près le Tribunal-Civil de la Seine 24, rue Chauchat Exposition Publique : le Mardi 15 décembre 1953, de 14h. à 18 h.

LA PAGODE JAPONAISE

Cette partie de la publication doit beaucoup à l'étude remarquable de l'ancienne conservatrice de la Maison Marie-Pascale Prévost-Bault, effectuée en 1988⁶.

Démontée par Samuel dans les années 1950 la pagode a aujourd'hui entièrement disparu et son contenu a été vendu aux enchères peu après sa disparition le 16 décembre 1953. Seules sont conservées quelques pièces : une statue d'*Azen-Miôô*, des statues de bodhisattvas, deux armures de samourais, quelques armes et enseignes de guerre.

Hormis les catalogues des ventes de 1953 et 1980⁷, seules demeurent quelques photographies pour donner une idée de ce que fut cette étonnante réalisation.

Achevée le 31 mars 1886 à l'emplacement d'une alcôve et d'une salle à manger agencées par les parents de l'écrivain. Cette situation sur des lieux importants de la vie familiale avait conduit P. Loti à demander l'assentiment de ses proches pour son aménagement. Toute en longueur éclairée par deux fenêtres au sud, cette pagode se caractérisait par sa surcharge et certains anachronismes remarquables déjà par Guitry visitant la maison après la mort de l'écrivain : *Bois sculptés et dorés, dans très peu de lumière. Gardes de sabre, ivoires jaunies, un fouillis de cadeaux reçus, de choses rapportées – et cette impression que rien n'est à sa place, que les nattes qui sont à terre devraient être au mur, que les rideaux sont des tapis, que les inscriptions sont peut-être à l'envers et que les poutres étaient des colonnes, là-bas...*⁸

Pour reprendre ce que dit le maître dans ce même ouvrage à propos de la mosquée « ce n'est pas une pagode, mais c'est un désir ardent, très émouvant, d'être une pagode ». Marie Pascale Prévost-Bault a souligné la précocité de l'ensemble et le fait qu'on ne peut préciser la date d'acquisition des objets entre le séjour de 1885 et celui de 1901. On ne le saura sans doute jamais, en revanche, elle souligne le côté disparate des pièces où le pire côtoie le meilleur, une habitude chez Loti, si l'on excepte la salle chinoise. Pourtant à la période où il a visité le Japon, il aurait pu se procurer des antiquités de premier ordre. La révolution Meiji avait en effet entraîné une réaction anti bouddhique au profit du shintoïsme, religion purement nipponne, et nombre de pagodes avaient été détruites ou fermées et leur contenu vendu par les antiquaires comme l'atteste l'écrivain Lafcadio Hearn dans son texte « Le crépuscule des dieux » où il décrit un entrepôt de marchand littéralement encombré d'objets exceptionnels⁹. Mais Loti s'est laissé aller à sa frénésie d'acquisitions sans se soucier de la qualité des objets. Une fois de plus, seul l'effet compte, il faut surprendre le visiteur en s'inspirant de ce qu'il avait vu aux sanctuaires de Nikko. Pourtant, il avait, comme le rappelle Marie-Pascale Prévost-Bault, compris ce qu'était le goût japonais et le rapport de ce peuple aux objets : elle cite Madame Chrysanthème où il évoque « le comble de la simplicité cherchée, de l'élégance faite avec du néant, de la propreté immaculée et invraisemblable »¹⁰.

Trois autels sont dressés face aux fenêtres, les photographies montrent, rien de surprenant ici, quelques variations dans la disposition des objets.

⁶ Marie-Pascale Prévost-Bault, « La pagode japonaise de la Maison de Pierre Loti à Rochefort » in « Le Japon de Pierre Loti », supplément de la *Revue de Pierre Loti*, n° 34-35, 1988, 37-45

⁷ Ventes de 1953 et 1980 Op. cit

⁸ Sacha Guitry, *Pages choisies*, Plon, Paris, 1932, 63

⁹ *Kokoro – au cœur de la vie japonaise* -, Paris, Dujarric et Cie, s.d., 188-199

¹⁰ Pierre Loti, *Madame Chrysanthème*, Calmann-Lévy, Paris, s.d., chap.XL, 205.

L'autel central est dominé par une triade avec au centre un bodhisattva : la déesse *Kannon* entourée à sa droite par un autre bodhisattva *Amida Nyorai*, mais, fautivement à sa gauche, par *Fudo-Myôô*, divinité qui représente une des formes de la colère de Bouddha. Même peu orthodoxe, cet agencement produit son effet. À l'inverse, l'étage inférieur, très décousu, présente au centre Yakushi Nyorai le maître de la médecine puis, disposés de façon symétrique, d'autres divinités, des grues et des lotus. L'autel le plus près du salon rouge supporte une divinité aux bras multiples peut-être encore Kannon. Enfin, soit sur l'autel le plus éloigné de l'entrée, soit devant l'entrée elle-même, figure une représentation courroucée de *Aizen-Myôô* symbolisant l'amour profane. C'est la seule grande statue demeurée dans la maison, peut-être la statue achetée par Loti à Kyoto qu'il évoque dans *Japonerie d'Automne*¹¹. Cette œuvre grossière en dit long sur sa méconnaissance en matière d'art japonais et son goût à la limite du kitch, notable ici par la profusion des lanternes, tentures et la présence d'objets incongrus dans un temple comme les deux armures de samourais et les bannières de guerre . Il a surpassé ce qu'un marchand parisien connu appelle, sans doute abusivement, le mauvais goût Tokugawa.

DEVENIR DE LA PAGODE JAPONAISE

Dans ce lieu, définitivement dénaturé, absolument plus rien n'est lisible du décor initial. Devenue la salle à manger de Samuel Pierre-Loti-Viaud dans les années 1950, c'est aujourd'hui le bureau des guides. Dans le cadre d'une restauration de la maison, les murs devraient être entièrement dissimulés et la pièce bénéficier d'une luminosité très faible afin d'y présenter les quelques épaves de la pagode : le grand *Aizen-Myôô*, les bodhisattvas de moindres dimensions, les deux armures de samourai restaurées et présentées à la japonaise, les bannières de guerre et les armes. Une projection de vues anciennes de la pagode permettra de donner une idée initiale des lieux.

¹¹ Pierre Loti, « Japoneries d'Automne », *Kioto, la Ville sainte*, Calmann-Lévy, s.d., chap. XI, 73-74. Loti se fourvoyant décrit la statue comme « ...un dieu de grande taille humaine assis les jambes croisées ; un très vieux dieu Amiddah, à six bras, cinq yeux ; gesticulant, ricanant, féroce, un dieu d'une espèce rare sur les marchés, une vraie trouvaille. »

LA SALLE CHINOISE

Cette salle fut créée à son retour de Chine par Loti après qu'il ait assisté à la fin de la terrible révolte des Boxers, voyage qu'il évoque dans *Les derniers jours de Pékin* édité en 1902. L'année suivante, le 11 mai 1903, cet extraordinaire décor est inauguré par une fête non moins extraordinaire. Presque entièrement démonté à la fin des années 1920 par Samuel, on ne connaît une fois de plus ce décor et son aménagement que grâce à quelques vues. Son contenu est détaillé dans la vente des 29-30 janvier 1929¹².

La lecture du catalogue laisse rêveur eu égard à la qualité des œuvres, en effet tout ou presque provient du Palais de Pékin avec comme pièce emblématique le lot 169 *important trône impérial, en bois de fer sculpté et ajouré de motifs floraux ; il est accompagné d'un fronton à cinq vantaux ornés de glaces, auquel on accède par une galerie à trois marches* qui trouva preneur à 6600 francs. On pourrait citer le lot 1 *Coupe plate, en porcelaine jaune impérial, gravée sous couverte de dragons poursuivant le joyau sacré, au milieu des nuages. Cachet Kannghi mais Kienlong*, d'autres porcelaines jaunes de provenance impériale, des pièces textiles tel le lot 113 *costume de cour chinois, comprenant un manteau en satin jaune, tissé et lamé or, décoré en polychromie, de dragons poursuivant le joyau sacré au milieu des nuages, au dessus des flots* ou le lot 125 *deux coussins impériaux, en sparterie, décoré en application de broderies jaune impérial et ornés de fleurs polychromes*.

Il est vrai que Loti ressentit une admiration sans bornes devant cet univers clos, jusqu'alors interdit, qu'était le palais occupé. Il décrit à longueur de pages sa fasciation pour les arrangements fantastiques qui forment son univers du moment. Dans ce lieu, l'empereur, être quasi-divin, évolue dans un décor, toile de fond d'une vie de cour complètement ritualisée. La Cité Interdite est un grand théâtre dont l'acteur essentiel est le « Fils du Ciel », voilà bien de quoi séduire complètement Loti et lui permettre de se projeter. La reconstitution même à échelle réduite lui parut sans doute inévitable.

Aujourd'hui la provenance de cette collection, même s'il s'en est défendu, montre cette salle chinoise sous le jour peu glorieux du pillage. C'étaient les mœurs du temps pour inexcusables qu'elles soient.

Seule la partie arrière de la salle subsiste, bien délabrée. Loti en avait fait couvrir les plafonds et les murs de carreaux de plâtres peints. Ce qui y est aujourd'hui présenté provient pour l'essentiel de la pagode japonaise, si l'on excepte les quelques vêtements rescapés de la garde-robe chinoise.

DEVENIR DE LA SALLE CHINOISE

La partie subsistante sera restaurée afin d'y présenter les vêtements chinois (par roulement) et quelques pièces chinoises dispersées dans la maison dont la statue sino-tibétaine de la déesse *Sitatapatra*, dite la déesse au parasol blanc.

¹² Op.cit.

LA CHAMBRE AUX ABEILLES

Cette chambre nuptiale aménagée en septembre 1886 dans l'ancienne chambre verte de sa mère présente un décor Empire largement réinterprété à l'aide d'éléments stuqués, abeilles au plafond, char d'Apollon au dessus des portes, frises associant palmettes et cygnes dressés aux ailes éployées et pilastres d'un ordre indéterminé.

Cette pièce a été vidée de son mobilier d'origine dont ne subsistent que le bois de lit et un trumeau de cheminée actuellement conservé dans la chambre des grands-mères. Ces éléments devront être réintégrés. Des éléments de mobilier sont actuellement conservés dans cette pièce :

- canapé provenant du salon bleu
- deux chaises de style Louis XIII provenant de la salle Renaissance
- le piano du yacht de Napoléon III donné par Loti à une famille rochefortaise qui l'a rétrocédé à la Ville.

DEVENIR DE LA CHAMBRE DES ABEILLES

Le canapé et les deux fauteuils devront être remis dans leur pièce d'origine. Quant au piano il trouvera sa place dans la partie consacrée à Loti et la musique dans le centre d'interprétation.

Une fois réintégrés ces éléments, se pose le problème d'une restitution de la chambre très difficile car non documentée par l'utilisation des éléments tapissiers et de l'éclairage.

LA CHAMBRE DES GRANDS-MÈRES...

(ancienne chambre de la mère de Loti, dite « chambre bleue »)

La chambre dite « des aïeules » située au deuxième étage où vivaient la mère de Loti et sa tante Claire, devrait connaître une nouvelle destinée. Très délabrée et privée de son mobilier, elle ne présente plus aujourd'hui comme éléments d'origine que la cheminée et sa garniture en brocard et les papiers peints. Ce décor typique d'une maison bourgeoise du XIX^e siècle pourrait abriter les souvenirs de famille et de ce fait, devenir une autre salle du voyage dans le passé de l'écrivain, sorte de musée familial.

À cet effet, y seront présentés les portraits de Jeanne Renaudin, née Grenot et de Henriette Texier, née Renaudin respectivement arrière-grand-mère et grand-mère maternelles de l'écrivain, seuls éléments de la décoration d'origine.

D'autres éléments liés à l'histoire de la famille, aujourd'hui dispersés dans la maison, seront intégrés dans cet espace.

Une restitution des papiers peints et des éléments tapissiers accompagneront la présentation muséographique.

CONCLUSION

Il est clair que les dispersions et la démolition de la pagode japonaise et de la salle chinoise ont privé la maison d'ensembles extraordinaires. Les esquisses de restitutions parfois très lacunaires s'inscrivent dans la volonté de redonner vie à ces espaces, notamment pour les deux ensembles extrême-orientaux.

Une salle n'a pas été évoquée la « chambre espagnole » située au-dessus de la salle gothique comme une excroissance néo-basque qui a été totalement anéantie et pour laquelle aucun document de la décoration intérieure ne subsiste. C'est dommage car elle a hébergé les gloires du temps, reines déchues ou reines de théâtre, reçues par Loti.

Une fois ces restitutions et évocations menées à bien, gageons que le lieu aura retrouvé en partie la dimension de « maison monde » que l'écrivain avait réalisée avec tant de passion.